

Les toits

Je monte sur les toits, non pas par plaisir, plus simplement pour les contrôler. Que les copes n'aient pas glissé plus que la loi de la gravité ne l'exige, un cm par année, alors qu'elles sont positionnées les unes sur les autres sans rien pour les attacher, restant en place par leur seul poids. Cette manière de couvrir un toit selon ce principe élémentaire. Une tuile qui est formée d'une gouttière plus large d'un côté que de l'autre. Les tuiles gouttières étant dessous, le côté large contre en haut, les tuiles couvrantes positionnées – ce sont les mêmes simplement utilisées d'une autre manière - dans le sens contraire, c'est-à-dire la partie la plus large contre en bas. Tout cela forme un tout où ne doit être aucun espace, surtout pour les tuiles gouttières. Sinon l'eau pénètre dans votre galetas. Et il y aura d'autant plus d'eau que votre fuite sera contre le bas du toit. Et c'est ainsi que les vieilles maisons commencent leur lente dégradation. Une gouttière, c'est la fin d'un plancher. Un plancher qui laissera passer d'eau sur un autre plancher. Et ainsi de suite, jusqu'au sol. En dix ans vous avez une maison qui croule, on en a des exemples. C'était une belle maison. Pour des raisons diverses, on était dix dessus. Aussi personne n'en voulait faire plus que les autres. Plus aucun de ces propriétaires n'est monté sur le toit pour remettre ne serait-ce qu'une seule tuile en place. La maison par égoïsme, par chacun pour soi, était condamnée. Un contrôle d'une fois l'an pendant disons une heure, la maison serait toujours là. Ainsi par la paresse des hommes, des propriétaires, par leur manque de collaboration aussi, qui n'auraient même plus consacré une heure par année au toit, soit une journée complète en 25 ans, une maison a croulé. Les arbres ont même poussé à l'intérieur, les lianes de même ont pénétré dans les chambres pour que celles-ci disparaissent à leur tour, ne laissant plus qu'un grand vide au milieu de la maison. Un vide effroyable où l'on voit des poutres qui sont tombées, mais restées appuyées contre un mur en oblique. Elles ont même parfois croulé sur une vieille table dont les pieds à leur tour ont cédé. Une table sur laquelle on a mangé autrefois des dix mille fois. Et voilà avec des pieds cassés sous une grosse poutre. Et voilà son plateau à son tour détruit par la pluie, par le pourri, par tout ce qui conduit les choses que les hommes ont faites à leur destruction totale. Y a plus rien de la vie de la maison, que quelques pierres qui en détermineront longtemps la place qu'elle occupait autrefois. Pourvu, mon Dieu, que nos propres maisons ne prennent pas ce chemin. Pourvu qu'il y ait toujours quelqu'un pour grimper sur le toit, pour y être comme un chat maigre, à l'aise quoique précautionneux.

Car il faut marcher léger sur ces tuiles-là, ces copes. De temps en temps, quand même, en voilà une qui casse, qui pète sous votre poids, tchac, comme ça, partagée par le milieu. On dit merde. C'est obligatoire. Autrement c'est qu'on ne serait pas un homme, ou alors parfaitement indifférent.

On est sur le toit, chaud. Car jamais il n'y faut venir-là quand il serait mouillé, et qu'on glisse. Il faut au contraire que le pied tienne, que rien ne dérape. Et même comme cela on se déplace accroupi, surtout pour ne pas casser les tuiles. Fais-toi

léger. Vous faites soixante kg, ça va. Vingt kg de plus, et vous en cassez à tout moment. A 100 kg, inutile de monter sur le toit, vous ébriquez tout.



Les voilà, ces toits de tuiles, de copes, si beau.

Quand tu es sur le faite du toit, tu peux quand même te mettre debout. Debout sur le faite du toit. Et c'est alors que tu les vois tous les autres toits du hameau. Et que même, parce que la maison est haute, tu les domines tous. Et le paysage aussi, tu sembles le dominer. De tous les côtés, vers le fond de la vallée, vers les montagne, vers les nuages même. Là-bas est la petite église dont tu aperçois le clocher. Tu vois des gens dans les champs, tu entends des machines. Tu saisis le pouls de la vie de ce hameau qui n'est ni meilleur ni pire qu'ailleurs. Une vie ordinaire, où toi tu montes sur les toits avec encore une certaine aisance. Ne te vente quand même pas trop, car tu sais ton âge. Néanmoins ta carcasse a beau grincer, le matin surtout au sortir du lit, quand il s'agit de monter sur les toits, c'est encore à toi de le faire. Toi, le seul. Les autres comptent sur toi. Ou plutôt ils ne savent même pas que des toits, ça existe, qu'ils ont leur vie, là, tout près du ciel. Mais une vie que l'on doit accompagner. Autrement à la longue, elle s'éteint.

Elle est comme la tienne, cette vie-là. Elle s'éteint jour après jour si on ne la suit pas. Et puis, dans un avenir, quand, telle est la question, on ne saura même pas qu'elle ait existé. Les hommes, ils sont là depuis des siècles, des millénaires

à peine plus loin, dans la plaine. Et parfois, quand l'on s'intéresse à ce qui a précédé son siècle, il y a des millénaires, ils se penchent sur le sol. Et que voient-ils sur le sol ? Des morceaux de terre cuite. Étaient-ce des vases que l'on utilisait en cette région-là ? Y avait-il par exemple ce que l'on pourrait appeler une tuilerie où l'on pouvait fabriquer des tuiles par milliers, en série ? Et bien non, ce bout de terre cuite, c'est une petite partie d'une tuile, et c'est que tout simplement ici et pas ailleurs, il y avait votre maison. Vous y aviez toujours vécu. Jusqu'au jour où il a bien fallu disparaître.



La voilà, cette maison que l'on n'a pas entretenue, celle de Camerata. Aujourd'hui elle n'est plus qu'une pauvre ruine entourée d'une véritable jungle.